

Walsh pénétrât dans l'esprit américain, et modifiait à **notre** profit, ce préjugé dont nous avons parlé tout à l'heure, et **qui** nous est si nuisible. Que l'on en juge par les quelques traits suivants.

Tenez, voici un petit américain, porteur de journaux, douze ans. On lui demande un jour s'il aimeraït parler français : " Oh ! oui, dit il, mais le *french from France*." Qui donc lui avait appris que le Canadien ne parle pas **une** bonne langue française ? On sait encore la jolie histoire arrivée à l'ambassadeur de France aux Etats-Unis, au cours d'un voyage avec sa famille sur le lac Champlain. Pendant qu'il causait, en français naturellement, il entendit un vieil américain demander à sa fille qui avait étudié à Paris, si elle comprenait la conversation de ces étrangers. " Non, dit-elle, **ce** sont des Français du Canada, ils parlent patois." M. Jusserand se paya le malin plaisir de raconter lui-même cette anecdote à Plattsburg, devant la Mission Champlain, devant les Canadiens qui étaient là, et bon nombre d'Américains, parmi lesquels sans doute, plusieurs connaissaient les boulevards de Paris.

Et d'une autre. Celle-ci se passe dans le pensionnat très chic d'une ville célèbre de la Grande République, dans lequel on élève les jeunes filles de la haute société. Parmi les institutrices de cette maison, presque toutes européennes, nous trouvâmes une petite canadienne française d'*En-bas*. Intelligente et vaillante, elle s'acquittait de sa tâche à la satisfaction de ses supérieures. Mais, évidemment, tout n'était pas rose dans sa situation, " puisque, me disait-elle presque tout bas et les larmes aux yeux, j'ai dû, au nom de l'obéissance, renier ma nationalité pour me dire française tout court, car ces grandes filles déserteraient la maison, si elles savaient que leur maîtresse de français est une fille du Canada ". C'était l'opinion de ces bonnes dames.

Ajoutons qu'à cette époque, à Washington même, la gouvernante des enfants Roosevelt était une excellente Canadienne de Québec. Je n'ai jamais ouï dire que l'on ait eu à s'en repentir à la Maison Blanche.

Ce préjugé remonte sans doute à l'arrivée de nos compatriotes dans la Nouvelle-Angleterre, il y a déjà plus de soixante ans. Ils venaient, la plupart, de la campagne, et ils apportaient avec eux la langue parlée dans leur paroisse.